La première fois que je l'ai vu, j'étais à la fenêtre de mon appartement. Ils venaient de terminer l'installation des oeuvres qui devaient composer l'exposition temporaire. Au pied des immeubles en pierre beige de six étages, au milieu de la grande cour commune pavée de pierres toutes aussi beige, il y avait une fontaine. Une immense fontaine circulaire avec des chérubins en marbre qui jouaient sous les jets d'eau. Autour, quelques bancs, quelques arbres, des réverbères en métal artistiquement ouvragés et à une dizaine de pas, un petit parc avec des jeux pour les enfants. C'était un havre, un lieu de rencontre, de pause, de repos et de rafraîchissement pour les jambes, les coeurs et l'esprit. Chaque année, la municipalité organisait une exposition temporaire d'oeuvres d'art contemporain. Parfois des tableaux, parfois des photos, parfois des installations bizarres et parfois, comme cette fois, des statues. L'installation avait pris deux jours. Les ouvriers avaient d'abord installé les socles. Noirs. De la pierre, à première vue. Du marbre, peut- être. Quoiqu'il en soit, la nuit, à cause de leur couleur, ils absorbaient et disparaissaient dans l'obscurité et les statues qu'ils portaient avaient l'air de flotter au-dessus du sol. L'éclairage de nuit avait d'ailleurs été travaillé pour renforcer cette impression. Le deuxième jour, ils avaient posé les statues en bronze. Le deuxième jour, je l'ai vu.

De la fenêtre de mon appartement situé au troisième étage, j'ai tout de suite été attirée par son attitude, sa silhouette et son allure. Sa façon de tendre une main et d'en garder l'autre dans la poche arrière de son pantalon. La façon dont ses vêtements, pull à col roulé et long manteau flottant derrière lui, sublimaient son corps d'homme. Et surtout, surtout, son visage. Je ne pouvais que le deviner de là où j'étais mais déjà, il m'attirait. Bizarrement, même empêtré dans les mètres de film plastique censé le protéger des chocs et des rayures, il attirait plus l'attention que les autres. Oui. L'homme qui avait attisé ma curiosité, du haut de ma fenêtre du troisième étage, au petit matin d'un jour gris et brumeux de printemps, était une statue. Une statue. Une sculpture en bronze qui entourait d'un bras protecteur la taille de sa compagne. Un homme qui couvrait d'un regard éperdument amoureux le visage de sa bien-aimée enceinte, souriante et radieuse.

Le thème de l'exposition était : l'amour à travers les saisons et les âges. Autour de la fontaine, chacun placé à côté d'un banc, il y avait un couple de statues. Quatre en tout. Quatre femmes et quatre hommes différents, à différents moment d'une existence amoureuse. Le premier couple représentait des enfants entre trois et cinq ans, accroupis, à genou et hilares. L'amour au printemps. En tee-shirts, short et salopette, ils se regardaient, les yeux remplis de joie, figés en plein éclat de rire, pendant qu'ils jouaient aux billes. Le second était un couple d'adolescents, en jean et débardeur léger, qui s'embrassait, les yeux fermés et les doigts entrelacés, un soir d'été. Longs cheveux flottants dans le vent, pour elle et lunettes et mèches de cheveux en bataille pour lui. Le quatrième représentait un couple de vieux, en lourd manteau d'hiver, qui marchait tranquillement côte à côte, bras dessus, bras dessous, le visage et le regard dans la même direction. Et puis il y avait lui, enfin, eux. Un couple de jeunes adulte, peut-être trentenaire, portant des vêtements assez chaud pour les protéger du froid et de l'humidité de l'automne. Un couple d'amoureux, les yeux dans les yeux, en train d'attendre leur enfant. Le premier sans doute. Ce qu'il y avait d'impressionnant dans ces statues c'était leur réalisme. Leur corps, leur visage, leur vêtements… Seuls les socles avaient l'air de les différencier des vraies personnes. Mais il arrivait quand même de temps en temps que les passants sursautent. Quant à lui, le réalisme semblait avoir été poussé à son paroxysme. Il avait l'air tellement vivant que ça en devenait presque effrayant. En y regardant de plus près, c'était la seule statue qui avait un regard aussi travaillé. Les enfants plissaient les yeux dans leur éclat de rire, les ados les fermaient pour s'embrasser et le couple de vieux ainsi que la jeune femme enceinte, souriaient trop pour les avoir gardé ouvert. En fait, il était le seul dont on pouvait vraiment voir les yeux. Enfin, si, comme moi, on s'approchait assez près et qu'on se tordait le cou pour essayer de les voir en contournant la tête de la futur parturiente.

Tous les jours, sur le chemin du travail, à l'aller comme au retour, je m'arrangeais pour passer près d'eux et lui jeter un coup d'œil. Dès que c'était possible, je m'asseyais sur le banc à côté d'eux. Du banc, on ne voyait que le dos de la jeune femme et une partie du visage de mon homme de bronze. Mais c'était suffisant. Le regarder m'apaisait, me gonflait le cœur de joie. Son regard me donnait de la force et de l'énergie pour passer la journée, m'apportait du réconfort après le travail. Et les jours où je pouvais m'assoir près de lui, enfin près d'eux, j'avais l'impression d'être en présence d'un ami bienveillant à qui je pouvais me confier et qui était à mon écoute. Assise à côté d'eux, mon journal intime à la main, je lui racontais à l'écrit mes déboires au travail, les moments de joie et de tension dans ma famille et mes mésaventures amoureuses. Parce que, oui, je n'étais pas heureuse en amour. A trente ans maintenant, je n'avais toujours pas connu d'histoire assez longue et stable pour avoir pu un jour présenter un petit ami à mon entourage ou pouvoir me déclarer en couple. Alors, me direz-vous, c'est peut-être pour ça que je m'accrochais au regard amoureux d'un homme en bronze. Peut-être.
Peut-être.
Quoiqu'il en soit, mes amies commencèrent à se rendre compte de mon intérêt pour ce morceau de métal à l'apparence humaine. Un soir où je les avais invitées à dîner, mes trois copines de toujours m'avaient fait remarquer que je passais beaucoup de temps devant la fenêtre qui donnait sur la fontaine. Tout en me taquinant sur mon manque d'intérêt pour mes propres invitées, elles s'étaient précipitées pour essayer de voir ce que je regardais. Au début, elles avaient cherché la silhouette d'un homme en train de marcher dans la rue, manger à sa table ou se reposer dans son fauteuil. Parce que, forcément, célibataire et grande romantique que j'étais, mon attention ne devait être retenue que par un candidat potentiel. En me bousculant et en riant elles avaient scruté les fenêtres et les rideaux des immeubles qui faisaient face au mien. Une d'entre elles cependant, avait remarqué que mon regard se dirigeait vers le bas. Les rideaux étant fermés, les lumières aux fenêtres rares, la seule chose qu'il restait à regarder était les futurs jeunes parents, flottants au-dessus du sol, figés pour l'éternité dans leur geste d'amour et de tendresse.
- C'est vrai qu'ils sont beaux, avait dit la première.
- C'est vrai qu'ils donnent envie, avait dit la seconde.
- Même en bronze, on dirait que les meilleurs sont déjà pris, avait dit la troisième.
- Mais ne te désespère pas, avaient-elles conclu, quelque part, l'homme de tes rêves et de ta vie existe, t'attend ou quitte sa méchante copine pour te rejoindre. En attendant, pizza, glace et champagne !
Le drame municipal eu lieu quelques jours plus tard.
Comme chaque année, malgré les recommandations, instructions, injonctions, préconisations de la mairie, les enfants s'amusaient à côté des installations de l'exposition temporaire. Un match de foot improvisé, un énième tir puissant mal cadré et ce qui devait arriver arriva : le ballon percuta une des statues et l'abîma. Il s'avéra par la suite, à la décharge des petits sportifs, que la statue en question avait déjà subi les assauts criminels de terroristes de l'art et autres plaisantins imbibés. Le but manqué n'avait été que le coup de grâce. L'artiste refusa que son œuvre soit mutilée par des réparations bâclées ou exposée carrément amputée et décida de la récupérer pour la restaurer elle-même. C'est donc par un matin brumeux que je vis, un petit sourire satisfait aux lèvres, la statue de la jeune femme enceinte, souriante et radieuse, quitter mon homme de bronze.
Oui. Mon homme de bronze. Parce que désormais, son regard, libéré de tout obstacle, pouvait être pour moi. A moi. Désormais, quand je me rendais ou quand je rentrais du travail, je passais entre le banc et son socle et je pouvais plonger mes yeux dans les siens sans que plus rien ne se mette entre nous. Désormais quand je m'asseyais sur le banc à côté de lui, j'avais l'impression qu'il tendait la main vers moi, comme un appel, une invitation à le rejoindre et

me tenir entre ses bras. Maintenant que je pouvais vraiment voir son visage, j'étais encore plus impressionnée par le travail de précision de l'artiste. Eh, oui, je n'avais pas totalement perdu l'esprit. J'avais parfaitement conscience que c'était une statue et pas un être vivant. Mais en plus du regard, comment cette femme avait-elle réussi à rendre sa bouche, ses traits, son expression aussi criante de réalisme. Il avait l'air d'avoir entre trente et quarante ans, avait des cheveux longs, qui lui arrivaient aux épaules, attachés en catogan. Une mèche bouclée, qui s'était échappée, lui caressait sa joue. Il était incroyablement beau et dégageait une grâce virile diablement attirante. J'avais vu d'autres femmes, jeunes, moins jeunes, seules ou en grappe s'approcher de lui et l'admirer en gloussant. Par contre, j'avais déjà vu des gens changer de banc juste parce qu'ils se sentaient mal à l'aise sous le regard de mon homme de bronze. Son hyperréalisme faisait quand même un peu peur. Le temps passant et mon obsession ne diminuant pas, j'avais fini par me dire que pour éviter de devenir folle et de faire une dépression lorsque les statues seraient enlevées pour être remplacées par des décorations de noël, il fallait que je retrouve l'homme qui avait servi de modèle à l'artiste. Peut-être que mon intérêt pour cette statue avait un sens plus profond ? Peut-être que c'était une indication pour trouver l'homme de ma vie ? Un vrai, en chair et en os cette fois. Ce n'était qu'une représentation d'un être vivant. Si l'artiste avait su saisir la beauté de ce corps et de ce regard, l'original devait être aussi intéressant, voire plus, que sa copie. Je me suis donc mise à la recherche de la créatrice et de son modèle. Son nom était écris en gros sur le panneau qui présentait l'exposition aux différents coins de la place. J'étais terrorisée à l'idée qu'il n'y ait jamais eu de modèle humain à cette statue mais je mis de côté tous mes doutes pour ne pas me décourager avant même d'avoir commencé mes recherches.
Bon. Première étape : internet. J'eu de la chance. Si l'artiste n'était, visiblement, pas toute jeune, elle avait décidé d'utiliser les moyens modernes pour parler de son travail. Elle avait plusieurs pages sur plusieurs types de sites et de réseaux sociaux à son nom. C'était une femme d'une bonne soixantaine d'année. Elle avait dû avoir du succès dans sa première vie, parce que, sur les photos et les vidéos, sa maison était immense. Sa propriété, on ne pouvait l'appeler que comme ça, disposait d'un immense espace boisé, d'un très beau jardin parfaitement entretenu, d'une villa en pierre beige à laquelle conduisait un chemin de galet et d'un hangar. Ce dernier, qui était presque aussi grand qu'une petite maison, lui servait visiblement d'atelier vu la quantité impressionnante de morceaux de métal, de bois et de pierre qui l'entourait. Que ce soit grâce à un mariage ou à sa carrière, il était clair qu'elle était déjà riche avant de devenir artiste. De plus, elle avait dû très belle étant jeune. Sur les photos ou les vidéos qui la montraient en train de travailler, dessiner ou manipuler de la terre, il émanait d'elle une grâce, une aisance et une assurance que seul les gens qui ont connu le pouvoir de la beauté peuvent dégager. Cela se voyait à son regard, limpide, à son sourire, toujours éblouissant et à ses coiffures toujours élégantes quel que soit la situation. Une sorte de Maryline Monroe qui aurait bien vieilli. Je me fis d'ailleurs la remarque que son visage était trop expressif et vivant pour avoir été retouché par la chirurgie. C'était donc une belle femme entre soixante et soixante-dix ans, résolument déterminée à vivre son âge et son art. A force de farfouiller, je finis par trouver une série de photos intéressantes. Mises ensembles, elles constituaient un tutoriel ou un cours sur ses méthodes de travail. Alors… Elle préférait travailler sur le corps humain et sur la représentation du vivant en général. Jusque-là rien d'étonnant. Elle travaillait à partir de croquis qu'elle transformait en statues de terre glaise. Oui, bien. Ah, voilà ! La plupart de ses croquis était fait à partir de modèle vivant. Si elle aimait autant parler de ce qu'elle faisait, il devait forcément y avoir des infos sur la genèse de l'exposition sur l'amour à travers les saisons et les âges. Je commençai à me masser les yeux puis la nuque avant de m'étirer. Allez ! Encore un effort. Je précisai ma recherche. Après quelques minutes passées à faire défiler des pages et des images, sur sa page Facebook, je tombai sur un album qui rassemblait des photos des modèles à côté de leur statue. Un peu

comme pour les nouveautés au musée Grévin. Il y en avait des centaines. Mon cœur se mit à cogner un plus fort et plus vite. Mon homme de bronze devait forcément se trouver là-dedans. Les enfants ; les ados ; les deux petits vieux… mais… aucune photo de mon homme de bronze. Je poussai un gros soupir en me laissant tomber sur le dossier de ma chaise. Pourquoi existait-il des photos pour tous les autres et pas pour lui ? Distraitement je continuai à faire défiler les photos. Ce n'était pas possible qu'il n'y ait rien. Ce n'était pas possible qu'il n'y ait rien. Ce n'était pas possible… Ça y est. Une photo de lui. Enfin, de la statue. En couple. L'artiste se tenait à gauche et la femme qui avait servi de modèle pour la femme enceinte à droite de l'œuvre. Cette dernière tenait un appareil photo dans la main. Bizarrement elles avaient un air sombre, presque triste. Je dirigeai mon regard vers la légende de la photo. Il y avait écrit « L'amour en automne. L'âge de la maturité. Avec de gauche à droite : Raphaëlle Montreau Duchemin, Simon Narcisse et Natacha Montreau. » Je posai mes mains sur ma bouche. J'avais trouvé son nom ! Oh mon dieu j'avais trouvé son nom ! Et en plus en cliquant dessus j'eu directement accès à sa page ! Je lâchai un petit cri de joie à mi-chemin entre le « yes ! » et le couinement de souris. Quand sa page s'ouvrit j'eu l'impression de respirer à nouveau.
Simon…
Alors c'était ça son nom. Je refermai les pages inutiles et en ouvrit d'autres qui le citaient. Alors… Simon Narcisse, de son vrai nom Simon Jonquier, était mannequin et photographe. Sur sa photo de profil, la même pour tous les sites, il y avait un autoportrait de lui en gros plan où la moitié de son visage était couvert par un bouquet de jonquille et l'autre, par le boitier de son appareil photo. De son visage, on ne voyait qu'une partie des lèvres et de la mâchoire. Belle illustration de son nom. D'ailleurs, l'avait-il choisi par amour pour cette plante ou pour sa propre personne ? En tout cas, en tant que photographe, il s'était spécialisé dans les photos de plantes et surtout de fleur et avait contribué à l'illustration de plusieurs magazines et autres ouvrages sur le jardinage. En tant que modèle, il avait surtout fait des spots et des photos pour la publicité et été choisi comme égérie pour une grande marque allemande. Du coup, les photos qui remplissaient ses pages étaient, soit, des portraits de lui, soit, des photos de plantes. Les seules traces d'autres êtres humains apparaissaient par petits bouts : une main tenant effleurant une fleur, un œil souriant, un sourire qui mordait dans un pétale. Il était né en France, avait environ trente ans et n'avait, apparemment, ni femme ni enfant. Et surtout. Il. Etait. Beau. Que ce soit les photos de professionnel de la mode ou des photos de lui dans sa vie de tous les jours, ses yeux vert et sa crinière châtain, dorée et blonde, son visage et son corps me laissèrent sans voix. C'était cet homme-là que je voulais rencontrer et convaincre de m'aimer moi, Valérie Jean-Baptiste, élue miss frisettes - yeux noisettes - peau cacahouète par ses meilleures amies ? Finalement, espérer vivre une folle histoire d'amour avec une statue ne me parut plus aussi fantasque. Ça avait plus de chance de se réaliser que : un, rencontrer ce top model en vrai; deux, qu'il me remarque et trois, et là je me mis à rire doucement, qu'il tombe amoureux de moi. Je tombai sur un album le montrant dans l'atelier de la sculptrice. Enfin une preuve qu'il avait participé en tant que modèle à la création de sa statue. Tiens, pourquoi cet album ne se trouvait pas sur le site de cette dernière ? Enfin bref, je le devinai plus que je ne le reconnu. Il était en arrière-plan, dans la pénombre car sur la photo ce qui était mis en avant c'était le croquis qu'on faisait de lui. Il ne portait qu'un pantalon ou un jean et se tenait debout, les mains dans les poches. Il ne souriait pas. Il regardait au loin, le regard dans le vide. Il avait un air absent, lointain, presque ennuyé. Il avait l'air hautain des gens qui savent qu'ils sont beaux et qu'ils plaisent sans efforts. Mais pouvait-on vraiment le lui reprocher ? Son corps entier semblait avoir été dessiné par un artiste : la puissante musculature de ses bras et de son ventre, la grâce virile de ses épaules et de son corps en général, sa peau délicieusement bronzée, ses cheveux ondulés qui lui caressaient la base de la nuque, son visage aux traits à la fois fins et tellement masculins… Cet homme était

définitivement encore plus beau que son alter-égo en bronze. Sur le dernier cliché de cet album, il était habillé de la même manière que sa statue. Cette fois l'artiste était à côté de lui pour corriger sa position ou alors rectifier un détail de sa tenue. Sur cette photo, le photographe avait l'air de ne voir que lui. Et lui, en plus de son air hautain, fixait l'objectif comme un prédateur évaluerait ses chances d'attraper une proie. Un regard à la fois sexy mais aussi tellement prétentieux. Mouais. Il était beau, mais il n'avait pas l'air très sympa. Il ne souriait sur aucun des clichés. A bien y regarder, il ne souriait jamais. Sur aucune des photos que j'avais vues de lui. J'arrivai aux dernières photos du dernier album de sa page Facebook. Dans les derniers posts qu'il avait faits, il y avait deux photos de femme prises par un portable. De la première, on ne voyait que la main, ridée et pleine de terre qui essayait de dissimuler son visage. De la seconde on ne voyait qu'une partie du visage, une moitié de sourire dissimulé par un appareil photo et une naissance de décolleté. Pour ce que l'on pouvait voir en arrière-plan, ces photos avaient été prises dans l'atelier de sculpture. Apparemment, lui aussi avait pris un souvenir de ce jour à l'atelier. Et après, plus rien. Depuis le mois de novembre de l'année dernière il n'avait posté aucune nouveauté. D'ailleurs, quand je regardai de plus près les dates des infos le concernant, depuis le mois de novembre de l'année dernière, il n'y avait plus rien de nouveau le concernant. J'eu comme un pressentiment. Je me replongeai dans l'album avec les photos de lui en train de poser pour la sculptrice. Il y avait peut-être un commentaire, une information qui infirmerait ce que je commençais à redouter. Pas de photo de lui à côté de sa statue alors que tous les autres modèles avaient posé à côté des leurs ; l'ait triste de la sculptrice et de la photographe qui avait servi de modèle à la femme enceinte ; pas de nouvelles photos de lui depuis presque un an maintenant… Le cœur battant, je tapai dans le moteur de recherche quatre mots. Et mon cœur s'arrêta de battre. A travers deux lignes d'interview, Raphaëlle Montreau Duchemin expliquait que la statue de l'homme en automne était un hommage à un ami très cher, qui avait disparu et confirmait la « mort de Simon Narcisse ».

Mort. Je cru recevoir une décharge de plomb en plein cœur. L'homme qui avait servi de modèle à ma statue de bronze était mort. Et la seule trace qu'il restait de son passage sur Terre était ce morceau de métal ouvragé. Au fur et à mesure que l'information arrivait à mon cerveau, mon cœur se faisait déchiqueter et trouer aussi violemment que s'il avait servi de cible dans un stand de tir. Mes yeux me brûlaient, et je me sentais toute engourdie. Par la fenêtre qui donnait sur la place, les arbres finissaient de jaunir et leurs feuilles de rougeoyer. Malgré le ciel dégagé, une énorme averse s'abattit soudainement sur la vitre. Une pluie aussi violente que soudaine qui me fit sursauter. Un coup d'œil à l'horloge au-dessus de mon vieux canapé : cela faisait cinq heures que j'étais assise devant mon écran. Je secouais la tête et m'obligeais à me lever, bouger et reprendre mes esprits. Oui, reprendre mes esprits. Parce qu'en prenant un peu de recul, toute cette histoire était complètement insensée. Une femme, d'une petite trentaine d'année, célibataire et pas très chanceuse avec les hommes, tombe follement amoureuse d'une statue en bronze et part à la recherche de l'homme qui a servi de modèle. Dans sa pauvre tête au cœur d'artichaut, leur rencontre marquerait le début d'une magnifique histoire d'amour et ils vivraient, ensemble, heureux, jusqu'à la fin de leur jour. Un psy serait devenu riche en traitant mon cas. Je massai mes yeux, fis craquer mes doigts et étirai mes bras. Malgré la lourde sensation de tristesse qui envahissait mon cœur, je pris une grosse inspiration, expirai longuement et pris la décision qu'il était temps, au milieu de cette saison d'automne, de laisser tomber toute cette folie. Il était temps que je lui dise au revoir. Temps que je tourne la page de cette illusion romanesque. Temps que j'accepte que jamais je ne verrai en vrai, jamais je ne lui parlerai, jamais je ne verrai son sourire, jamais je ne le toucherai.

Temps que lui dise adieu sans regret. Je posai mon front contre la vitre froide et essayai de le voir à travers les gouttes lourdes et froides qui tombaient dehors. Mon souffle créait de la

buée sur la vitre et ajoutait encore du flou à la vision diluée que j'avais de l'objet de mes chimères. J'eu alors une idée. Avant de tourner le dos à cette histoire à jamais morte née, il y avait juste une chose que je voulais faire pour renoncer définitivement à tout ça. Une chose absurde mais que je trouvais indispensable à mon deuil. Oui, deuil était le mot qui convenait. La pauvre petite femme désespérément célibataire et en manque d'amour que j'étais, devait poser ses lèvres sur celles, froides et sans vie, d'une statue de bronze.
Au début, je pensais faire mon baiser d'adieu le plus discrètement possible. Je devais être seule, ça devait être la nuit, à une heure où personne, normalement, ne traînait près de la fontaine. En théorie ça paraissait assez romantique à faire. Mais en pratique ça s'avéra tout de suite beaucoup plus compliqué. Après deux tentatives avortées et trois grosses frayeurs à causes de SDF trop imbibés ou de groupe de jeune trop entreprenants qui m'avait hélée, je décidai de mettre mes trois amies dans la confidence et de créer toute une mise en scène qui rendrait mon geste au pire fantasque et au mieux amusant. L'idée était de jouer le rôle d'un groupe de jeunes femmes en plein enterrement de vie de jeune fille, qui auraient lancé le défi à la future mariée d'embrasser un dernier homme avant de réserver ses lèvres à son futur époux. Embrasser une statue paraissait être un gage parfaitement concevable. Je remerciais le ciel d'avoir des amies prêtes à me suivre dans mes plus gros délires fantasmagoriques. D'après elles, j'avais toujours eu des idées bizarres ou des projets délirants mais toujours amusants. Seulement, cette fois, elles trouvaient que j'avais été un peu loin en tombant amoureuse d'un bout de métal et elles avaient accepté à la seule condition d'avoir le droit de m'inscrire dans une agence de rencontre. Elles furent hilares du début à la fin de toute cette aventure. Diadème en plastique sur la tête, baguette magique dans la main et tutu rose autour de ma taille, je m'approchai de la statue sous les « vas-y » et « le bisou » scandés par mes complices. Pendant une seconde, quand je fus enfin face à mon homme de bronze, juchée sur son socle, je me mis à douter. Il fallait admettre que tout ça était arrivé à cause d'une énième rupture avec un énième homme qui était prêt à entrer dans mon lit mais pas à partager ma vie. Une énième rupture où j'avais eu l'impression que personne ne m'aimerait jamais suffisamment pour faire de moi une femme, une épouse et une mère. Une énième histoire où seul le tourbillon des sens et les cascades au lit avaient compté. Et puis je croisai son regard de métal. Ce regard rempli d'amour et de dévotion que je rêvais de voir un homme poser sur moi. Je me souvins alors à quel point ce regard m'avait fait du bien, à quel point m'approprier ce regard profondément, sérieusement, gravement amoureux m'avait empêché de sombrer. Le regard d'un homme tellement beau que ça en était à la fois douloureux de le regarder et impossible de le quitter des yeux. Il me revint alors à l'esprit que ce regard avait réellement existé et que je n'aurais jamais la chance de le croiser en vrai. Même si j'avais parfaitement conscience qu'il n'y avait qu'une chance infime qu'il soit tombé amoureux de moi au premier regard, j'aurais été tellement heureuse de le rencontrer et de lui parler, d'entendre sa voix et de le voir sourire, enfin. Alors sous les encouragements et les éclats de rire de mes amies, je plongeai mes yeux dans les siens, murmurai « Adieu Simon Narcisse» et posai mes lèvres transies par le froid de cette nuit d'automne sur les lèvres dure et toute aussi froides de mon homme de bronze.
Pendant quelques folles secondes j'avais espéré que ce baiser serait magique et qu'il se passerait autre chose qu'un contact froid avec un objet de métal. Mais, non. Rien. Comme c'était étrange d'embrasser une statue. J'eu l'impression de redevenir une ado en train d'utiliser un jouet pour s'entraîner à devenir une pro du baiser. J'étais sur la pointe des pieds et pour garder l'équilibre, j'avais agrippé son épaule avec ma main gauche et posé ma main droite sur son buste. Mes amies avaient apparemment décidé d'accompagner mon geste en frappant sur la statue. Tiens, je ne savais pas qu'elles étaient aussi douées en percussion. Leurs coups créaient une vibration sourde et régulière qui faisait penser aux battements d'un cœur. Mais même ça, ça ne changeaient rien au fait que ce bout de métal n'était rien d'autre

que du bronze à forme humaine. Cela me fit sourire. J'interrompis mon baiser et reculai la tête, un rire dans la gorge pour leur parler. Je m'apprêtais à leur dire que ça y est, j'avais compris, j'étais prête à revenir à la réalité et aux vrais gens quand je me rendis compte qu'elles toujours en train de tourner autour de la statue en sautillant et en riant. A un mètre de distance. Sans aucun contact avec la statue. Mon sourire se figea sur mes lèvres et mon corps se raidit. Mes mains étaient toujours placées au même endroit et sous les doigts de ma main droite, je continuais à sentir le battement. Peut-être était-ce mon propre cœur qui résonnait au bout de mes doigts ? Seulement, mon propre cœur s'était mis à résonner plus fort dans mes oreilles et il n'avait pas du tout le même rythme. Le battement continuait et je n'arrivais plus à détacher mon regard de ma main et ma main du buste de la statue. Je restai pétrifiée de peur et d'appréhension. Mais non, ce n'était pas possible. J'avais dû trop en rêver et mon esprit était en train suggérer ce bruit à mon corps. Avec précaution, comme au ralenti, je levai mes yeux vers ceux du Simon en bronze. Ses yeux avaient la même couleur que son visage, ses habits et ses cheveux. Couleur bronze. Son beau regard d'amoureux éperdu était toujours figé dans le métal. J'expirai longuement tout en me rendant compte que j'avais arrêté de respirer jusque-là. Je m'apprêtais à m'éloigner quand je vis que ses yeux suivaient mes gestes. Juste avant chuter en arrière et de perdre connaissance, après l'avoir violemment repoussé, j'eu le temps de m'entendre hurler de terreur.
De retour de l'hôpital, après avoir eu la confirmation des médecins et des examens que je n'avais rien, après avoir rassuré ma famille et mes amies que tout allait bien, je me postai à ma fenêtre. Sous mes yeux, comme si rien ne s'était passé, la statue était là, le manteau volant au gré d'un vent éternel, une main dans la poche et l'autre tendue vers le vide laissé par l'absence de sa compagne. De ma fenêtre, rien ne semblait avoir changé. Je décidai de prendre mon courage à deux mains et de retourner le voir. Le soleil commençait à décliner déjà. Il fallait que je le voie en plein jour. Je pris mon trench-coat rouge préféré, je l'enfilai par-dessus un sous pull et un jean slim beige, couvrit mes frisettes avec un large bonnet de laine rouge sombre et ajoutai une touche de baume irisé sur les lèvres. Après le déguisement ridicule d'hier, un peu, juste un peu, d'élégance ne pouvait pas me faire de mal. Le cœur battant de peur autant que impatience, je me forçai à avancer d'un pas calme alors que j'avais envie de courir et de grimper le plus vite possible sur son socle. Je jetai un coup d'œil en direction des autres couples de statue et frissonnai. Maintenant, leur réalisme me faisait vraiment peur. Je me demandai ce qui pouvait bien se cacher comme terrible secret derrière tant de « talent ». Il y avait un couple de jeunes amoureux assis à côté de lui. Une chance pour moi, ils étaient assis à l'opposé. Je pris place du côté du banc le plus proche de mon homme de bronze et sorti mon portable pour me donner contenance. Comme pour m'isoler de mes voisin, je tournai les jambes vers lui et pris appui sur le dossier avec mon bras gauche. Je lui faisais face et je pouvais enfin le regarder. Pendant cinq longues et angoissantes minutes, il ne se passa rien. Je commençais à me dire que mon esprit, mon pauvre petit esprit rempli de rêves et d'idées folles, m'avait joué un sale tour quand je vis son regard se baisser vers moi. Je bondis sur mes pieds en m'exclamant : « Je le savais ! ». Le petit couple à côté de moi sursauta et me jeta un coup d'œil intrigué. Je m'excusai puis montrai mon portable avec un petit sourire contrit. Ils me sourirent avec indulgence mais décidèrent de changer de place. Je me rassis puis le regardai à nouveau. Il arrivait à cligner des yeux. Et ce clignement produisait un petit tintement, un « cling » qui faisait penser au son de pièces de monnaie dans une poche. Cela me donna une idée. Je me levai, collai mon portable à mon oreille, pris appui sur le socle de la statue et posai ma main sur son pied.
- Clignez des yeux deux fois si vous m'entendez.
- Cling, cling.
Je fus soulagée, le son résonnait et s'entendait jusqu'à ses pieds. Pas besoin de lever la tête vers lui pour comprendre ce qu'il pouvait me dire.

- Bien. Ce sera un clignement pour non et trois pour je ne sais pas. D'accord ?
- Cling, cling.
- Etes- vous Simon Narcisse ?
- Cling, cling.
- Etes-vous mort ?
- Cling.
- Votre corps est-il dans la statue ?
- Cling, cling.
- Mais comment s'est possible ? Sans eau, sans air, sans nourriture ? Et depuis quand vous êtes là ? Il y a forcément une explication scient…
- Cling, cling, cling. Cling, cling, cling.
- Pardon, pardon… C'est que… c'est tellement bizarre comme situation. Comment peut-on vous sortir de là ? Vous ne répondez pas ? Ah, oui, ce n'est pas une question fermée. Alors… Est-ce que vous savez comment sortir de là ?
- Cling, cling.
- Est-ce que je peux vous aider ?
- Cling, cling.
Cette fois, je ne pus m'empêcher de me tourner vers lui. Il planta ses yeux de bronze dans les miens et me lança un regard qui fit cavaler mon cœur dans ma poitrine. J'eu du mal à avaler ma salive tellement ma bouche s'était asséchée tout à coup. La sensation de ses lèvres froides sous les miennes me revint dans un flash.
- Il faut que je le refasse ? bafouillai-je en baissant ma tête à nouveau et en m'obligeant à coller mon téléphone à mon oreille.
- Cling, cling.
Je me retournai à nouveau vers son visage pour le regarder. Comment est-ce que j'allais pouvoir m'y prendre cette fois-ci ? Je n'avais plus envie de mêler qui que soit d'autre à tout ça. A la fois parce que je craignais leur réaction et surtout parce que j'avais envie de garder ce secret pour moi seule. De le garder pour moi toute seule. Mais comment faire pour le ramener à la vie et le libérer de sa prison de bronze en toute discrétion, avec le moins de témoins et de questions possibles ? Tout en me perdant dans ce regard qui m'avait tant aidé, complètement hypnotisée, le cœur et l'esprit comme au ralenti, je ne me rendis pas compte tout de suite que les gens autour de nous se mettaient à courir et à crier. Une mère portant son petit dans les bras passa à toute vitesse près de nous, me bouscula et me sorti de ma rêverie. Les grosses gouttes froides de cette journée d'automne s'abattirent alors sur nous. Toute à ma contemplation, je n'avais pas entendue l'averse qui s'était annoncée. Trempée, je m'étais réfugiée sous le premier abri que j'avais trouvé. En regardant autour de moi, je vis que les gens avaient déserté la place. Personne sur les bancs, personne dans le parc, tout le monde à couvert et pas un regard sur les statues. Voilà l'occasion idéale. Ma décision fut prise. Une nuit, un soir de pluie, je reviendrais et tenterais de réanimer par un baiser mon homme de bronze.
Il ne plut pas pendant deux jours. En attendant, je décidai de mettre toute mes chances de mon côté en brisant discrètement les ampoules de son éclairage. Nuit, plus pluie, moins lumière, voilà qui pouvait faire mon affaire. Je me mis à écouter la météo comme d'autre regarde le tirage du Loto. Enfin, une nuit, elle revint. Elle avait été annoncée, elle était arrivée et elle avait l'air de vouloir durer. Vers une heure du matin, la nuit du mercredi, le cœur exalté et complètement désordonné, j'attrapai mon parapluie et me précipitai à l'extérieur. Malgré mon trench, mon écharpe et mon large bonnet, je tremblais de froid. Sous mon large parapluie en forme de grosse cloche transparente avec des petits cœurs rose en liseré, je frissonnai en entendant les grosses gouttes glacées et collante qui tombaient sur le plastique. Je me forçai à avancer calmement et je jetai des coups d'œil sur ma droite et sur ma gauche pour être sûre

que personne ne s'était attardé autour de la fontaine. Enfin je ralentis en approchant de lui. Je posai ma main sur son pied en métal et j'entendis deux tintements, comme une réponse à une phrase que je n'avais pas encore prononcée : Je suis là. Toute la place était éclairée et le réverbère situé derrière mon dos permettait quand même de le voir. Mais j'espérais qu'avec la nuit, la pluie et son absence d'éclairage propre, on le distinguerait moins bien, qu'on nous distinguerait moins bien. Je décidai de garder mon parapluie et je grimpai sur le socle. Je me débattis quelques secondes avec, le temps de trouver une position sûre et à peu près confortable. Une fois correctement positionnée face à lui, mon équilibre assuré par ma main gauche agrippée à son épaule et ma main droite, tenant le parapluie, passée derrière son cou, je poussai un soupir et je plantai mes yeux dans les siens. Il y avait une lueur malicieuse dans son regard. Comme si ça l'avait amusé de me voir me débattre avec tout mon attirail. Et puis son regard redevint grave et je sus qu'il était temps de commencer et d'essayer de le libérer. Je me hissai sur la pointe des pieds et posai mes lèvres sur les siennes. Elles étaient toujours aussi froides et métalliques et elles avaient été rendues glissantes par la pluie. Je maintins le contact comme je pu et restai un moment dans la même position. Rien n'avait l'air de changer. Je reculai légèrement la tête pour l'observer et je vis qu'il pouvait hausser les sourcils. Bon. Et bien puisqu'il le fallait, prolongeons ce baiser autant qu'il serait nécessaire. En reposant mes lèvres sur les siennes je me fis la remarque que dans les contes de fées, le prince charment n'avait qu'à faire un tout petit bisou d'amour pour que la princesse revienne toute entière à la vie. Apparemment, moi il allait falloir attendre. Longtemps. Pour que chaque partie de son corps se réveille. Petit à petit. Je poussai un soupir de lassitude contre sa bouche et je sentis son sourire s'esquisser sous mes lèvres. Je me penchai vers l'arrière. Tout son visage était mobile et il était capable de sourire de toutes ses dents.
- Vous pouvez parler, ça y est ? Lui demandai-je.
- Cling. Répondit-il en utilisant ses yeux, après avoir entrouvert les lèvres et vérifié qu'aucun son n'en sortait.
Bon. Ça prenait son temps mais ça avançait. Quand je reposai mes lèvres pour continuer ce très long bisou briseur de sortilège, mon cœur manqua un battement. Si j'avais très envie d'aider mon homme de bronze à revenir dans le monde des vivants bien en chair, la beauté, la sensualité et la force de mon geste s'étaient dilués dans le côté technique de mon acte de secourisme. Pose tes lèvres et attends que ça marche. Mais là. Ses lèvres avaient retrouvées la mobilité, la souplesse et la douceur d'une peau humaine et elles étaient capables de répondre. Ce fut le baiser le plus sensuel qu'il m'ait été donné de vivre jusqu'à maintenant. J'avais l'impression que chaque cellule de mon corps était devenue un capteur ultra puissant de sensation. J'oubliai jusqu'à la pluie qui martelait sur le plastique au-dessus de nos tête et n'entendis pas non plus l'orage gronder et résonner autour de nous. Ma main droite perdit de sa force et mon parapluie fut emporté par le vent qui s'était mis à envoyer de violentes bourrasques. Les éléments autour de nous s'étaient complètement déchaînés. Comme pour signifier leur désaccord à la chose surnaturelle dont ils étaient témoins. Nous continuâmes à nous embrasser avec une soif, une faim et une frénésie croissante. Je n'avais plus envie que ça s'arrête, même si je sentais l'eau, le vent alourdir mes vêtements et le froid me mordre la peau. Une bourrasque plus forte que les autres me fit tout à coup perdre l'équilibre mais avant de me faire projeter sur le côté, un bras protecteur m'enveloppa et me retins. Deux secondes plus tard deux bras m'enveloppèrent et me maintinrent collés à mon homme de bronze au corps de plus en plus libéré de ce sort, de cette drôle de malédiction qui l'avait enfermé vivant dans cette cage de métal. Je croisai les bras autour de son cou et il pencha sa tête pour mieux m'embrasser et notre baiser s'approfondit. Je sentais maintenant son buste se soulever quand il inspirait, ses cuisses se mouvoir pour mieux s'ajuster aux miennes. Enfin, dans la lumière aveuglante d'un violent éclair, juste quelques secondes avant le grondement assourdissant du tonnerre, les lèvres toujours collées au miennes, il serra un peu plus fort ses bras autour de ma

taille, me souleva, décolla mes pieds du sol et dans un gémissement de désir, de joie et de rage mêlées, fit deux pas en avant. Le vent tomba d'un coup, la pluie se transforma en crachin et nos lèvres se séparèrent. Il me portait toujours et je m'appuyai sur ses épaules pour éloigner mon visage et poser mon front sur le sien. Nous étions essoufflés et frigorifiés tous les deux. Sans un mot, il me déposa avec précaution sur le socle. Il tremblait et semblait avoir perdu toute sa force. Il se laissa tomber à genou et il me vint à l'esprit que malgré l'obscurité, la fin de l'averse risquait de nous dévoiler.
- Il faut y aller, lui dis-je en posant une main sur son épaule. Vous vous sentez assez fort pour marcher ?
- Oui, ça va aller.
Sa voix était faible et voilée, comme enrouée. Mais elle était belle et grave et sonnait comme une jolie musique à mes oreilles. Je descendis la première et l'accompagnai comme je pus quand ce fut son tour. Il descendit lentement, le corps parcouru de forts tremblements et atterrit presque à genou sur le sol. Je glissai mon épaule sous son bras et le soutint pour qu'il marche. Quand on arriva à l'entrée de mon immeuble, je le posai contre le mur pour reprendre un peu de force, taper le code et ouvrir en grand la porte. Je la refermai comme je pus quand on fut à l'intérieur, traversant le hall recouvert de dalles en marbre gris et me dirigeai en le soutenant tant bien que mal jusqu'à l'ascenseur. Il était près de deux heures du matin et le silence qui régnait dans l'immeuble n'était rompu que par nos pas lourds et nos respirations essoufflées. J'étais terrorisée à l'idée que cela réveille quelqu'un et qu'on nous surprenne. Cela dit, vus de l'extérieur, nous n'étions qu'un couple essoufflé et titubant. Qui pourrait faire le lien entre cet homme d'une trentaine d'année, aux cheveux blonds et dégoulinants, aux yeux verts et fatigués, à la peau blafarde et presque bleuie par le froid, au corps musclé recouvert de vêtements trempés par la pluie et une statue ? Personne dans le fond. Même moi j'avais du mal à y croire. J'avais même du mal à le regarder et de croiser son regard. Malgré le baiser qu'on avait partagé, nous n'étions après tout que deux étranger l'un pour l'autre. Deux étrangers liés par la reconnaissance, la curiosité et les questions. Le désir aussi peut-être ? Maintenant qu'il s'était laissé glisser le long de la porte d'entrée de mon appartement que j'avais refermée avec un grand soupir de soulagement, qu'est-ce qui restait de ce désir qui m'avait, nous avait, rendu si vivant tous les deux ?
- Merci, coassa-t-il quand il fut assis sur le sol.
Il l'avait lâché dans un souffle, un soupir, une longue expiration. C'était à la fois l'expression de sa gratitude et de son immense soulagement. Après tout, il était vivant. Oui, vivant et libre malgré… malgré cet incroyable périple. Ce merci était pour moi mais il avait aussi l'air d'être aussi pour lui-même. Ou pour dieu, qui sait ? Ce fut à mon tour de rester sans voix devant lui. C'était tellement étrange de voir cet homme dans ma maison, mon univers. Je l'avais tellement rêvé, trop, que j'avais du mal à affronter sa réalité. Il releva la tête et croisa enfin mon regard. L'un comme l'autre avions autant de gêne que de question dans les yeux. On s'adressa nos sourires les plus timides, lèvres pressées l'une contre l'autre pour moi et demi-sourire en coin pour lui. Puis ses tremblements redoublèrent et cela me fis reprendre conscience de nos états. Il ne manquerait plus qu'il meurt d'une mauvaise grippe après avoir survécu à une cage de bronze pendant plus d'un an. Comment s'était-il retrouvé là-dedans et surtout pourquoi ? Ces questions revenaient sans cesse dans ma tête. Mais l'heure n'était pas aux réponses. Il fallait d'abord qu'on retrouve tous les deux une apparence moins dégoulinante. Une demi-heure plus tard, il avait pris une douche, seul, en se maintenant comme il pouvait aux murs de ma salle de bain et enfilé les vêtements les plus larges et masculins que j'avais en a possession. Quand je le rejoins dans la cuisine après ma propre douche et une nouvelle tenue chaude et sèche, il dévorait les sandwichs pain de mie jambon que je lui avais préparé vêtu d'un tee-shirt The Dark Knigth rise et d'un bas de pyjama gris en coton tout doux. Sur moi le tee-shirt flottait et m'arrivait mi-cuisse, tandis que le pantalon

flottait et avait tendance à me faire paraître plus grosse. Sur lui, le tee-shirt était presque moulant et le bas avait presque l'air d'un pantacourt. Ça tombait un peu juste mais ça donnait furieusement envie de se jeter dans ses bras. Je nous préparais deux tasses de thé avec l'eau que j'avais mis à bouillir et je m'assis face à lui à la table de ma cuisine. L'heure n'était pas aux câlins. Avant même que j'ai pu ouvrir la bouche et poser la moindre question, il acheva d'avaler la bouchée de son troisième sandwichs, et prit longuement la parole.
- Je ne sais pas comment elle a fait mais j'ai enfin compris pourquoi. Je savais qu'elle avait hérité de sa mère ou de je ne sais plus qui de sa famille, un don ou des formules… magiques. De temps en temps pour m'impressionner, ou juste pour s'amuser elle les utilisait sur des animaux ou des plantes. Le bronze était sa matière de prédilection.
Je pris une gorgée de thé aussi silencieusement que je pus. Mais j'eu du mal à l'avaler.
- Ça m'a pris du temps avant de comprendre que ses intentions étaient plus qu'artistique avec moi. Ça m'a pris deux ans en fait. A sa décharge, je n'étais pas très attentif aux autres, à leur présence, à leur besoins ou encore à leurs sentiments, à cette époque. On peut même dire qu'avant de me faire enfermer dans cette boîte en fer, je ne l'ai jamais été. J'aurais dû m'en douter quand on a commencé à m'appeler Narcisse dans le monde de la mode.
Il laisse échapper un rire sans joie, presque un sanglot.
- Je croyais que c'était parce que mon nom de famille ressemblait à jonquille… Enfin, bref, continua-t-il après s'être passée la main sur le visage fatigué.
Moi, en face, j'osais à peine bouger de peur qu'il arrête son récit.
- Elle me voulait pour elle. Et pour elle seule. Moi, je ne faisais qu'être son modèle. C'était un honneur d'être figé dans le bronze par une artiste aussi talentueuse qu'elle. C'était ma seule ambition. Elle n'a pas supporté que j'en regarde une autre comme je ne la regardais pas, elle.
- La photographe ? murmurai-je. J'ai vu les photos sur Facebook, ajoutai-je quand je le vis froncer les sourcils.
- Oui. La photographe. Sa nièce en fait. Elle l'a utilisé comme modèle pour faire la femme enceinte. Non, précisa-t-il en en entendant le petit cri horrifié qui m'échappa, j'étais la seule statue… vivante de toute l'exposition. Elle m'a puni parce que je ne l'ai pas aimé. Elle m'a emprisonnée pour que je ne sois qu'à elle. Elle qui avait été la plus belle, la plus adulée… en son temps. Si moi j'ai été Narcisse, elle a été Aphrodite devenue Méduse à cause de l'âge… les serpents dans les cheveux en moins dans la tête. Au début, elle me gardait pour elle, dans son atelier. Personne ne savait que j'existais. Elle venait tous les jours me cajoler, m'amadouer, me parler, tenter de me séduire. Tous les jours elle venait écouter mon cœur battre et tous les jours elle n'entendait que l'écho du sien qui résonnait à ses oreilles. J'entendais tout, je voyais tout mais je ne ressentais plus rien. Ni la faim, ni la soif. Aucun besoin corporel. Par contre mes pensées et mes sentiments étaient intacts. Au début j'étais paniqué, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Ensuite j'ai essayé de ressentir ce qu'elle attendait de moi pour me libérer. J'ai essayé de forcer mon coeur à battre. Après tout je ne la détestais pas, j'ai toujours trouvé que même pour son âge elle était assez belle et j'avais de l'admiration pour son travail. Mais, rien. Je ne l'ai jamais aimé et mon coeur ne s'est jamais mis à battre pour elle. Au bout de six mois elle en a eu assez.
- Six mois ? L'interrompis-je. Et personne ne s'était mis à votre recherche ?
- Je n'ai pas beaucoup d'ami, je ne suis pas très proche du peu de famille qui me reste et surtout j'ai toujours eu l'habitude de voyager sans prévenir qui que ce soit. Donc, mon absence n'a étonné personne, répliqua-t-il en se passant la main dans les cheveux encore humides.
- Et comment vous êtes-vous retrouvé près de la fontaine ? Le relançais-je après quelques secondes de silence où il s'était perdu dans ses pensées.
- Elle avait commencé à créer les autres statues de l'exposition depuis quelques années déjà. Repris-il après avoir changé de position sur sa chaise. Il ne devait y avoir que deux couples au

départ : les enfants et les vieux. La statue qu'elle avait prévue de faire avec moi n'entrait pas dans ce thème à la base. Et puis, avec ce qu'elle m'avait fait et mon absence de réponse elle a décidé d'en rajouter deux autres paires et de nous lier aux saisons. Elle a recréé une statue qui représentait sa nièce enceinte. Le jour où elle nous a placés et fixés face à face, elle riait et elle pleurait en même temps. Elle m'a dit qu'elle me condamnait à la tentation et à l'insatisfaction à vie. La mort aurait été plus douce. Mais elle ne voulait pas me voir mort. Elle voulait que je souffre, comme elle, de frustration et du regret éternel de ne jamais voir mon histoire d'amour se concrétiser. Si elle m'avait laissé libre, j'aurais pu lui dire que tout ce que je ressentais pour cette fille c'était du désir et de l'attirance. Rien de plus. Mais pour elle c'était déjà trop. C'était déjà trop parce qu'elle n'y avait pas eu droit. Pour ne pas l'avoir aimé, elle m'avait condamné à l'enfer. Quand je suis arrivé sur la place, j'avais perdu tout espoir. Mon cœur et mon esprit s'étaient tus. Et je pensais que plus jamais je ne connaîtrais autre chose que cet enterrement vivant. Et puis… et puis je t'ai vu.
Il releva la tête qu'il avait gardée baissé tout le long de ses confidences et croisa enfin mon regard. Je sentis le rouge me monter aux joues et réchauffer mes seins et mon ventre en une fraction de seconde. Je m'accrochai à mon mug à deux main pour me donner contenance et me réjouis intérieurement que mon thé ait refroidi.
- J'avais renoncé à faire attention à ce qui se passait autour de moi, à la vie, aux gens, aux choses. Et j'ai croisé ton regard. Enfin, tu as croisé le mien. Ajouta-t-il avec un sourire en se remémorant sûrement la gymnastique que je faisais pour réussir à capter ses yeux.
- Et comment vous avez fait pour savoir qu'avec un baiser le… sortilège serait brisé ?
- Je ne le savais pas. C'est parce que tu m'as embrassé que je me suis rendue compte que mon corps commençait à réagir. Enfin, que je reprenais vie, répondit-il en emprisonnant mes yeux dans ses iris aux couleurs de jeunes pousses es de printemps.
Le temps sembla s'être arrêté. Les yeux dans les yeux, le souffle court et profond à la fois, nous nous observâmes en silence. Puis, doucement, ses lèvres dessinèrent un sourire rempli de douceur et de tendresse, un sourire juste pour moi qui me sembla aussi beau que les rayons qui annoncent le lever du soleil. Il leva la main vers moi et je me précipitai dans ses bras et sur ses lèvres avant même qu'il n'eut prononcé un seul mot. A ce moment précis, il avait eu pour moi le regard plein d'amour que j'avais tant admiré et espéré. Un regard où se mêlaient l'espoir, la tendresse, la douceur et le désir qui m'avait fait me sentir plus vivante que jamais. Et aimée. Enfin.